

LAURENT

CHABIN

QUAND J'AVAIS

CINQ ANS

JE L'AI TUÉ !

1

« Si tu ne veux pas qu'on te mente,
ne pose pas de questions. »

B. Traven

D'aussi loin que je me souviens, je n'ai jamais été vierge.

L'homme qui était peut-être mon père...

Je ne me souviens pas de lui. Pas de son visage, en tout cas, ni de son nom. Mais une odeur, une voix... Et une présence à l'intérieur... Douleur, au début. C'est ma mère, cette salope, qui le faisait venir.

Après ce que je lui ai mis dans la devanture, je ne l'ai plus jamais revu.

« A-t-on retrouvé le corps ? »

Minski me regarde de toutes ses dents. Ça me déstabilisait un peu, au début, ça me déshabillait d'une drôle de façon. Pas désagréable, je l'avoue. Mais je m'y suis habituée. Mon dogue, mon fauve... Autant que lui j'aime la viande. Rouge. Nous savons de quoi nous parlons...

Aujourd'hui, pourtant, je ne sais pas pourquoi, je me pose cette question : ces dents – ces dents de loup – sont-elles vraiment les siennes ?

Tout est disproportionné chez lui, et manifestement naturel, pourtant. Animal. Les lèvres, les sourcils, la langue, le sexe. Pas un soupçon de silicone, pas une larme de Botox... Mais les dents ? Des dents éblouissantes, inquiétantes. *Flagrantes*...

Il émane de lui, il émane de tout son corps une saugerie latente, une bestialité qui ne peut provenir que de sa nature profonde, qui fait partie de lui au même titre que son poil, que sa peau, que sa voix. Son redoutable langage corporel. Tout de même, les dents...

Je me demande s'il ne se les est pas fait refaire... À sa taille, à son goût. Comme ces femmes qui se font remonter les seins, ravalent la cerise ou rétrécir le vagin.

Sauf que dans son cas, évidemment, ça n'aura pas été fait pour retrouver un pouvoir de séduction perdu. Il n'a jamais rien perdu de son charme, ni sa dentition de son éclat. Adaptation à ses appétits démesurés, plutôt. Un authentique monstre darwinien...

Cela dit, non, je crois qu'on n'a jamais retrouvé le corps.

Non seulement on ne l'a pas retrouvé, mais il me semble bien que je ne l'ai jamais vu. Mes souvenirs sont flous, je l'avoue.

Je m'allonge sur le canapé – reine parmi tous ces membres féminins épars, accrochés aux murs ou disposés sur des chevalets –, pour mieux les évoquer.

C'est comme une sorte de nuage, au début, puis ça se met à ressembler à un de ces vieux films d'horreur en noir et blanc, dotés d'un budget minimaliste, avec du sang de bœuf offert par le boucher du coin et tournés dans la propriété familiale d'un copain du réalisateur pendant que ses parents sont en vacances en Floride.

La scène se précise. Il me poursuit. Parce que, cette fois-là, j'ai décidé que je ne voulais pas. Caprice de petite fille... Il doit être soûl, heureusement. Comme d'habitude. Je réussis à me faufiler entre ses jambes vacillantes et je m'échappe de la maison. Mais, comme une conne, je me réfugie dans la grange au lieu de filer vers la rue. Idée stupide.

Je m'y retrouve tout au fond, après avoir pataugé pieds nus dans la boue de la cour, recroquevillée entre la vieille caisse de bois et les outils de jardinage accotés contre le mur. Piège...

Je l'entends beugler au-dehors, m'appeler, mais le suspense ne dure pas longtemps parce qu'il entre à son tour et qu'il se contente, aussitôt qu'il m'aperçoit, de ricaner comme une hyène, tout en se remettant lentement à marcher. Je savais déjà, à cette époque, que les hyènes ricanent.

Il me paraît immense...

Autre flash. Il se précipite sur moi comme une bête. Sa braguette est ouverte et je la vois. Sa bête. Moins grosse que d'habitude. Oui, il doit être soûl mort... Il s'approche en titubant. J'ai peur qu'il me vomisse dessus et qu'il tache ma robe. Je vais encore me faire engueuler par ma mère...

Dans un mouvement de recul, je me cogne la tête contre le manche de la fourche, tout contre moi. Posée à l'envers sur le sol, dents en l'air. Bizarre... Au dernier moment, alors qu'il va s'écrouler sur moi, m'arracher ma robe et m'étouffer sous son haleine de porc, j'attrape le manche et je fais basculer la fourche vers l'avant.

Et là, c'est comme dans un de ces cauchemars où l'action s'engluie tout à coup, où les gestes ralentissent indéfiniment sans jamais pourtant s'arrêter tout à fait, où une torpeur glacée nous paralyse dans une posture d'attente, l'attente de la victime rituelle enchaînée à son chevalet, l'attente de la mort qui prend son temps parce qu'elle sait que, cette fois, on ne lui échappera pas.

J'ai fermé les yeux.

Et le hurlement, soudain ! Oh ! ce hurlement de mort... Rauque, atroce, remplissant tout l'espace. Interminable... Je l'entends encore, malgré mes poings plaqués sur mes oreilles, malgré mes propres cris. Il dure, il dure, il dure jusque dans la nuit qui s'abat brusquement sur moi...

Et puis un autre, qui fait revenir la lumière de l'autre côté de mes paupières closes. Celui de ma mère. Hurlement de rage, celui-là. De haine. Elle est sur moi en un

instant, comme si elle avait traversé l'espace sans que ses pieds touchent terre. Elle m'attrape par un bras, me secoue violemment. Puis elle commence à me frapper, avec un acharnement aveugle. Ses grosses mains grasses, molles, veules... Aucun savoir-faire... Elle n'a jamais compris que sa graisse me protégeait contre sa fureur...

Une trempe mémorable, tout de même, j'en ai gardé les bleus longtemps. Et puis elle s'est arrêtée, à bout de souffle. C'est alors que j'ai rouvert les yeux. J'ai failli m'évanouir aussitôt, quand j'ai vu tout ce sang par terre. J'ai cru que c'était le mien...

« Le film s'arrête ici, Lara ? »

Le film, oui...

« Vous ne savez donc pas en quel endroit précis cette fourche l'a atteint ? Vous ne savez pas si l'homme a été éventré, égorgé, frappé au cœur ? Vous ne savez pas si les dents de fer lui ont crevé un œil, ou les deux, si vous l'avez émasculé, comme dans vos rêves, ou s'il s'en est sorti avec une simple égratignure au bras gauche, à la poitrine ou à la joue droite ? »

Je ne sais pas, non.

Mais oui, maintenant que j'y songe, je me souviens d'une chose encore. Quand ma mère a cessé de me battre, rouge, en sueur, épuisée sans doute, elle a laissé tomber d'un ton las avant de repartir : « Enfin, voilà une bonne chose de faite. »

Quelle chose ?

Je ne lui ai pas posé la question.

Bien sûr il y a eu d'autres hommes, plus tard. Mais aucun à demeure. Je pourrais en reconnaître certains, peut-être, encore aujourd'hui. Les traits s'affaissent ou se durcissent, les cheveux tombent, les dents aussi, mais le rictus résiste au temps.

Il y avait des femmes, aussi. Plus rarement. J'ai goûté aux deux. On ne me demandait pas mon avis. Mais ils étaient doux, parfois. Surtout les femmes. Ça m'est resté.

« Ça se passait comment ? »

Quelle question... Est-ce que je sais, moi ? C'est si loin. Il m'amuse, Minski. Pas trop mal, j'imagine : je n'avais jamais connu autre chose. La douleur de la première fois, je l'avais oubliée. Peut-être même n'avait-elle jamais existé. Mais on n'aime pas entendre des choses pareilles...

Seule ma mère ne me touchait pas. Ne me touchait plus. Elle ne m'a plus touchée, sauf pour me battre, quelquefois, mais c'était de plus en plus rare. J'ai très vite acquis une certaine expertise dans l'esquive. Et puis elle a enflé, elle est devenue énorme, une truie, elle ne pouvait plus courir.

Les autres se contentaient de rigoler grassement quand elle essayait de m'attraper. Ils ne l'aidaient pas. Ou ils faisaient semblant de me consoler. Ils préféraient ça, oui. J'étais toujours habillée en robe, c'était facile. Je n'ai jamais porté autre chose que des robes avant de foutre le camp de cette maison. Je ne me suis jamais habituée à porter autre chose, d'ailleurs. Même après. Je ne l'ai fait que rarement. Par commodité. Surtout en hiver.

Il ne me reste que peu de choses de ces années-là. Le goût de l'ombre. De la chair. Et des livres.

Le fric ? Vous plaisantez. Je n'en ai jamais vu la couleur. Ni l'odeur. Disparu, enterré, volatilisé, s'il y en a jamais eu. Ma mère ne m'a rien laissé. Rien, sauf son nom. Ce nom disgracieux aux relents de putréfaction et de mort sous lequel l'administration m'a condamnée à vivre.

Linda Crevier était une chienne. Qu'elle crève, puisqu'elle ne s'est pas encore donné la peine de le faire ! Mais lentement, longuement...

Je n'aime pas trop ressasser tout ça. Proust n'est pas ma tasse de thé. En fait, c'est Minski qui m'a demandé de lui raconter.

« Votre passé me fascine, Lara. »

Et il a ajouté : « J'aime les lieux sombres. »

Il n'a même pas besoin de passer sa langue sur ses lèvres pour pousser les mots hors de sa bouche, je les vois apparaître et s'envoler vers moi comme des hannetons, et aussitôt la chair luit, et aussitôt les souvenirs remontent, visqueux comme des poissons-chats, aussi longs et lents qu'une enfance malheureuse, troubles, troublants, insaisissables... Mais aussi prégnants que son sexe de faune quand il le fait entrer dans le mien.

Cet homme est une machine à jouir. Homme de verbe, homme de langue. Sa langue est une machine extraordinaire. Une extraordinaire machine à jouir. Je ne pouvais que m'entendre avec lui...

Il veut savoir. Simple curiosité, d'après lui.

Pendant la première année, après les inoubliables rendez-vous au Lion d'Or – où nous nous sommes, disons, découverts –, nous nous sommes assez peu vus. Parfois à l'hôtel, parfois dans un appartement, qui d'ailleurs n'était

pas toujours le même. Rencontres rares, mais intenses. Cet homme ne jouait pas de mon corps, comme tant d'autres l'avaient fait auparavant. Il le révélait, le décrasait, le mettait en lumière. En quelques soirées il a fait voler en éclats cette gangue faite de conventions sociales, d'histoire familiale, de bons sentiments et de blindage culturel dont je n'étais pas parvenue à me débarrasser tout à fait jusqu'alors.

En contrepartie, je le stupéfiais par ma faculté de trouver ma jouissance partout, dans chaque lieu, dans chaque geste, dans chaque recoin de ma chair, dans chaque instant. Cette aptitude qui est la mienne de pouvoir vivre pleinement et sans limites dans le moment présent n'en finissait pas de l'étonner.

Il faisait venir des gens chez lui, sans me prévenir parfois, non pour me dominer, je ne crois pas – la porte était toujours ouverte ces soirs-là –, mais pour voir jusqu'où je pouvais aller. Et j'y allais. Et je l'ai emmené aussi loin, plus loin peut-être qu'il ne pensait le faire lui-même.

Je n'ai parlé de ça à personne, bien sûr. Pas même à Yoko, que je fais pourtant profiter de mon savoir-faire, pour son plus grand plaisir. L'amitié n'exclut pas la discrétion. Moins on en dit, moins on nous en renvoie. Que chacun fasse ses propres découvertes. Et puis, Yoko est indécrottablement lesbienne. À lui non plus, du reste, je n'ai jamais parlé d'elle.

Pourtant, ce qui l'intriguait davantage encore que mon corps et ce que j'étais capable d'en faire, c'était de découvrir peu à peu que les rares auteurs dont il me parlait quelquefois, quand nous en venions à parler littérature, je les connaissais aussi. Non qu'il m'ait jamais considérée comme une dinde – l'aurait-il fait qu'il n'aurait jamais pris la peine de me revoir –, mais je dépassais très largement, dans ce domaine précis, ce qu'il était

en droit d'attendre d'une étudiante en lettres à l'Université de Montréal.

Il en était littéralement stupéfait. Où avais-je pu entendre parler – et lu! – non seulement des classiques de la pensée anarchiste tels que Stirner ou Kropotkine, mais encore les *Mémoires* de Vera Figner, les pamphlets de Georges Darien ou les articles que Ret Marut, alias B. Traven, publiait pendant la Première Guerre mondiale dans sa revue *Der Ziegelbrenner*?

« Vous lisez l'allemand? »

Bon, j'exagérais un peu, c'est vrai. Certains de ces textes de Marut ont bien été traduits et publiés en français récemment, mais je ne le savais pas à l'époque et je ne les avais pas lus. En revanche, on me les avait « racontés ».

« Qui? »

C'est là que tout a commencé. Il voulait savoir. La curiosité de Minski était définitivement piquée, il n'allait plus me lâcher.

À l'époque, cependant, il ne venait jamais chez moi. Il n'en avait aucune envie et je ne tenais pas non plus à ce qu'il débarque au beau milieu de la nuit et tombe sur ma colocataire, une idiote inoffensive prénommée Marylune, et qu'il lui flanque la trouille de sa vie. J'ai assez d'un cadavre comme ça dans mon placard...

Nos entretiens ont donc eu lieu dans l'atelier de Stillman, un sculpteur qui semblait être un de ses amis – et que je ne voyais jamais –, parmi les corps de femmes démembrés qui en jonchent le sol ou sont suspendus aux murs ou au plafond, d'innombrables corps féminins aux détails intimes et crus, réalistes c'est peu dire, on dirait des vrais...

Raconter, oui... Par où commencer ?

Je hais la campagne. Qu'il ne faut pas confondre avec la sauvagerie, autant le préciser tout de suite. La campagne n'est pas la nature, c'en est le dépotoir. Les oiseaux ou les renards ne me dérangent pas, mais je hais ces champs d'épandage où marinent les secrets de famille, où l'homme pourrit avant que de vivre, où la femme se dégrade avant que de bourgeonner, où les deux confondent la survie avec l'agonie sans cesse prolongée.

Branfield...

Une odeur de merde au printemps, de charogne en été, de vomi en automne et de chien pouilleux en hiver. Le responsable de la bibliothèque municipale m'avait un jour résumé la situation de façon éloquente, ne faisant d'ailleurs qu'exprimer ce que je savais intuitivement depuis longtemps : ici, les filles sont mères à dix-huit ans et grand-mères à trente-six, il y a des gens dont la mère est la sœur, et la principale profession est assisté social. J'ajouterais : putain.

J'en sais quelque chose, c'est ce que j'ai été jusqu'à mes quinze ans. Non rémunérée. Un trou, en fait. Je n'étais qu'un trou, un trou perdu qui se confondait avec Branfield. En tous points...

Il y a eu une fracture, pourtant. Sinon je ne serais pas ici pour en parler. Je ne fais pas référence à la mort de mon père, non. Celle-ci n'a été qu'un détail déplaisant qui n'a pas changé grand-chose, dans le fond. Les autres, au contraire, les autres hommes, je veux dire, se montraient même souvent plus timides, moins grossiers. Mon apparente fragilité les intimidait. « La pauvre petite... »

C'est plus tard que c'est arrivé. Je ne sais plus exactement à quel âge. Vers sept ou huit ans, je dirais. Je parlais peu, j'allais rarement à l'école et je savais à peine lire. Même si j'étais aussi agile qu'une guenon et assez débrouillarde pour subvenir à mes besoins, je n'avais pour modèle quotidien que cette répugnante goulafre qui se faisait inséminer pour une misère et dont la bouche, quand elle n'avalait pas des bites, ne savait proférer que des râles grailonneux, des jurons dépourvus d'imagination et, au plus, une petite centaine de mots écorchés comme des rats malades et mal accordés.

Quand j'ai débarqué chez les Svislotch, j'ai eu l'impression, d'un seul coup, de me retrouver sur une autre planète.

D'abord, la maison était silencieuse. Ensuite, on y mangeait des choses délicates et étranges, dont je me suis demandé, la première fois, si vraiment on pouvait les mettre dans sa bouche sans tomber malade. Enfin, on m'y appelait par mon prénom, non sans une certaine douceur qui, au début, me faisait l'effet des interminables après-midi de pluie que je passais à l'époque dans la grange, cachée dans ma caisse, bercée par la chanson des gouttes sur le toit. Et puis, bien sûr, les livres.

Dès lors il y a eu deux mondes dans ma vie, qui ne communiquaient pas entre eux.

De livre, il n'y en avait qu'un seul à la maison. Abandonné là par je ne sais qui, depuis je ne sais quand. Je

l'avais découvert derrière un vieux poêle à bois inutilisé et je l'avais conservé dans le galetas qui me servait de chambre, sous le toit.

Un livre sur la chasse. Pas sur le tir aux oiseaux ou aux lapins. La chasse au chien, au pieu, à la dague. Un livre ancien, il me semble, dont je me demande aujourd'hui encore comment il avait pu échouer là, et qui parlait d'une curieuse façon – je m'en rendrais compte plus tard – de ce qu'il nommait les « bêtes noires ». Très technique, avec de nombreuses illustrations. Ça me faisait rêver.

Chez les Svislotch aussi il y avait des images. Beaucoup. Mais texte et images étaient séparés. Les livres d'un côté, et les tableaux de l'autre. Tableaux comme je n'en avais jamais vu, bien sûr.

La première fois, je suis restée immobile devant ce spectacle extraordinaire, sans prononcer un mot. Véra ne m'a pas posé de question. Elle m'a offert un jus de quelque chose que je n'avais jamais goûté encore, et que j'ai siroté longtemps, longtemps, les yeux fixés sur ces minotaures aux postures incompréhensibles – même si je ne savais pas encore ce que c'était – dessinés à coups de traits violents mais précis et évocateurs.

Plus tard, j'en ai vu bien d'autres. Taureaux distordus au sexe érigé, au mufle énorme et velu, à la musculature démesurée qui n'avait rien à voir avec les animaux de ferme. Amours fantastiques entre créatures à la fois humaines et animales – alliant chacune le meilleur des deux mondes. J'ignorais encore le nom de Picasso.

« Ça ne te fait pas peur ? » avait murmuré Véra.

Non, ça ne me faisait pas peur. Au contraire, j'aurais voulu les toucher. J'aimais leur toison bouclée. Je leur trouvais un regard à la fois doux et pénétrant. Rétrospectivement, je comprends aussi ce qui m'a immédiatement

fascinée chez Minski lorsque je l'ai rencontré pour la première fois.

Quand je suis rentrée à la maison, tard le soir, ma mère était déjà trop soûle pour me frapper. J'avais filé au bon moment, en début d'après-midi, alors qu'elle commençait à me chercher, sa cravache à la main. Je m'étais sauvée par la fenêtre.

Sans traîner, j'ai grimpé dans mon grenier afin de pouvoir rêver à mon aise à ces monstres bienveillants. En passant, je l'ai juste entendue maugréer : « Maudits chiens sales d'étrangers... »

J'ai haussé les épaules. Moi, je savais déjà que j'y retournerais.

Les Svislotch sont apparus à Branfield à peu près à l'époque de la mort de mon père. Je connaissais la maison. Une immense bâtisse du temps de la splendeur de Branfield. On disait qu'elle avait appartenu à une famille américaine qui s'y était installée du temps de la prohibition et avait fait des affaires en or.

Branfield est littéralement collée à la frontière et, dans ces années-là, les gens n'avaient qu'à traverser la rue pour aller boire un verre avec leurs voisins et parents. Les familles étaient éparpillées des deux côtés de la frontière depuis des générations – la fondation du village datait sans doute d'avant le tracé définitif – et les douaniers, des gars du coin, connaissaient tout le monde et n'emmerdaient personne.

Milan et Véra avaient donc emménagé au début des années 1990 dans la maison, qui était abandonnée depuis des années. L'endroit m'était familier. J'allais parfois y jouer avec d'autres ti-culs, mais le plus souvent toute seule. La plupart du temps, d'ailleurs, je n'avais pas besoin de les éviter, ils le faisaient d'eux-mêmes. Les filles surtout. Le travail des parents...

Les garçons, par contre, quand ils étaient seuls et sûrs que personne ne les avait vus entrer, aimaient bien

se retrouver avec moi dans ces immenses pièces aux murs délabrés et encombrées de meubles d'une autre époque. Ils en ressortaient assez éblouis, c'est vrai. Mon savoir-faire n'était pas qu'une légende. Les autres filles devaient leur paraître assez fades, après.

L'arrivée des Svislotch m'avait donc privée d'un de mes terrains de jeu favoris et je me suis longtemps méfiée d'eux. Ils ne se mêlaient pas à la population – personne ne semblait même capable de prononcer leur nom – et ils ne fréquentaient aucune boutique, aucun établissement local. Pas même la bibliothèque. On voyait quelquefois passer leur voiture sur le chemin, une petite Japonaise, je crois, invisible dans son insignifiance. Ils allaient généralement en direction de Sherbrooke, jamais vers la frontière.

Ils ne recevaient aucune visite. C'est ce qu'on prétendait, en tout cas. Mais moi, j'avais vu à plusieurs reprises une voiture noire se garer au bout de l'allée et un homme en sortir – qui n'était pas Milan –, puis entrer dans la maison. Une fois même je l'avais vu ressortir et monter dans sa voiture, chargé d'un gros sac noir.

Cette silhouette sombre et furtive, cette démarche, oui, maintenant que j'y pense...

Ces allées et venues discrètes avaient lieu de nuit, de préférence quand le temps était mauvais, pluie ou vent, et jamais en hiver. Je trouvais ça très romantique. Il faut dire que, de mon nid-de-pie sous le toit, j'avais une vue imprenable sur l'arrière de la maison, que je distinguais au loin, de l'autre côté du chemin, par un interstice que j'avais élargi entre les planches dans le mur du fond.

Il avait fallu cette énorme colère de ma mère – j'en ai oublié la raison – et la menace d'une raclée à coups de cravache pour me pousser à entrer de nouveau dans la maison où je n'avais pas remis les pieds depuis l'apparition des nouveaux propriétaires. J'avais surgi là comme

un animal aux abois. Véra m'avait accueillie avec une certaine simplicité, sans paraître surprise de ma visite ni se formaliser de mon silence buté.

Je n'ai jamais su d'où ils venaient. Quand Véra m'adressait la parole – Milan, lui, demeurait le plus souvent muet –, elle s'exprimait avec une voix douce et lente dans un français imagé, à la fois baroque et précis, si différent de ce que j'avais connu jusqu'alors que j'avais cru, au début, qu'il s'agissait d'une langue étrangère.

Lorsqu'ils parlaient entre eux, en revanche, ils murmuraient dans une langue souple aux accents chantants à laquelle je ne comprenais rien. Aujourd'hui, je suis capable de dire qu'il s'agissait d'une langue slave, mais sans pouvoir préciser s'ils parlaient russe, polonais ou ukrainien. Quant à leur nom, bien qu'il soit vraisemblablement d'origine biélorusse, il ne saurait constituer une preuve en soi.

La maison, je l'ai dit, était envahie par les livres. Les Svislotch en possédaient plus, je pense, que la bibliothèque de Branfield. Beaucoup en anglais ou en français, deux langues que je baragouinais assez mal, comme tout habitant de Branfield, mais une bonne partie en d'autres langues, parfois écrites dans des alphabets bizarres ou avec des lettres à l'envers, et que je croyais simplement, au début, truffés de fautes.

Le calme merveilleux de cet endroit, le fait que j'y étais traitée avec douceur et bienveillance et cette atmosphère à la fois mystérieuse et magique m'avaient incitée à y revenir, de plus en plus souvent, même quand aucune raison, de l'ordre de la violence domestique, par exemple, ne me poussait à m'échapper de chez ma mère. Et, très vite, une passion dévorante s'était substituée à la simple curiosité.

Les livres étaient pour moi un monde fabuleux, confortable et inépuisable. S'étant rendu compte que j'étais

analphabète, Véra s'était mise en devoir de me lire les livres que je choisissais au hasard en les montrant du doigt, de sa voix lente et profonde. Puis, de fil en aiguille, elle avait entrepris mon éducation, jusqu'alors passablement négligée.

C'est ainsi que j'ai appris à lire en compagnie de Mark Twain, d'Eugène Sue et de Gogol pour commencer. Et à penser avec Vallès, Gorki ou B. Traven. Je rentrais souvent chez moi le soir avec un livre caché sous mes vêtements pour le continuer toute seule. Je le rapportais toujours le lendemain, même si Véra ne me le réclamait pas. Je n'ai jamais aimé conserver les livres. Un livre terminé devait céder la place à un autre. Déjà les objets ne m'intéressaient pas. Seul l'instant de la lecture comptait.

« Votre père, Lara. Cet homme. Avait-il les cheveux noirs ? »

Minski ne m'a pas quittée des yeux un seul instant.

Et ce n'est pas mon cul qu'il a dans sa ligne de mire. À quatre pattes devant lui, hérissée, suintante, tout sexe et tout branle, je croise son regard dans le miroir qui me fait face.

Je suis toujours admirative devant l'extrême précision de ses gestes, à quelque activité qu'il se livre, de l'attention minutieuse qu'il y porte, de l'efficacité qu'il leur donne. C'est rare, un homme capable de faire deux choses à la fois. Quand il te baise, la plupart du temps, un homme ne te voit pas. Il ne pense pas. Il n'est plus là. Il est tout entier dans ses couilles, noyé dans le brouillard de ses hormones, ce n'est pas le moment de lui demander d'inventer l'eau tiède...

Pas étonnant, dès lors, aussitôt qu'il a enfin lâché sa cuillerée de glaire parfumée, qu'il n'ait plus qu'une seule idée en tête : se venger. Se venger d'avoir été pris en flagrant délit de vacuité, se venger d'avoir été vu dans un tel état de faiblesse, tout nu, ridicule, transparent. Il t'en voudra à mort jusqu'au bout, il n'aura de cesse qu'il te l'ait fait payer. Pauvre petit homme...

Minski, lui, ne perd jamais la tête. Même enfoui dans mon cul, il demeure conscient de ce qu'il fait. Et il le fait bien. Très bien.

En ce qui concerne les cheveux de mon père, oui, ils étaient noirs. À ce qu'il me semble, en tout cas, parce que son visage ne m'a laissé aucun souvenir. Ce qui me le donne à croire, c'est que je l'identifiais souvent, dans mes rêves nocturnes, même par la suite, avec ces animaux au pelage noir qui peuplaient l'unique livre de la maison.

Les bêtes noires... Milan m'avait expliqué, une fois n'est pas coutume, que ces animaux autrefois méprisés par les veneurs étaient considérés comme nuisibles et indignes d'une chasse noble. Ours, loup, blaireau... Ce n'étaient pas tant des animaux que des fantasmes. Ils représentaient le mal, ils puaien – on les appelait aussi bêtes puantes – et, finalement, on préférerait s'en tenir le plus loin possible.

J'aimais ces bêtes.

Pour en revenir aux cheveux, en tout cas, les miens sont aussi noirs que la plus puante des bêtes puantes. Et ce n'est pas à ma mère que je le dois. La couleur des siens variait avec les teintures d'un goût souvent douteux, mais ils n'étaient à l'origine, si je ne m'abuse, que vaguement filasse. Difficile à affirmer, toutefois, car j'ai vu sa tignasse passer par toute la gamme de l'arc-en-ciel. Sur la fin, négligée, sale, elle ne dissimulait même plus ses racines pisseuses qui tranchaient sur les mèches mauves ou orange.

Pourquoi Minski veut-il connaître ce détail? Veut-il m'entendre dire que mon père était bien mon père? Il sait pourtant mieux que personne que la paternité n'est qu'une question de convention administrative, de signatures au bas d'un document d'état civil ou de déclaration sur l'honneur. L'honneur... Dois-je rire? Ma mère se fai-

sait fourrer par un nombre incalculable de culs-terreux des deux bords de la frontière, et le fait que cet homme aux cheveux noirs vivait à la maison n'offre qu'une piètre présomption de paternité. Il était là, c'est tout. Et je l'ai tué.

L'ADN, oui, je sais. Mais son cadavre a disparu. Quant à retrouver aujourd'hui une rognure d'ongle ou le moindre de ses poils de cul dans une maison qui a probablement été détruite, rénovée ou vendue, ce n'est pas à l'ordre du jour. Les morts ont tous la même peau, comme disait Sullivan...

Il y avait du sang partout, ça, en revanche, je m'en souviens parfaitement. Dans la mesure où les souvenirs ne sont pas une fiction de plus... Le corps, en tout cas, quand j'ai repris connaissance, ne se trouvait pas dans mon champ de vision, limité par la caisse contre laquelle j'étais recroquevillée.

J'étais seule dans la grange et je n'ai vu à ce moment-là que le rouge épandu sur le sol de terre battue, le dos et les jambes gonflées de ma mère s'éloignant d'un pas nerveux vers l'entrée de la grange, et, au-delà de la porte, pendant un bref instant, la pluie diluvienne qui avait recommencé à tomber.